

Une autre science du social?

Bruno Latour

« *Eine Andere Wissenschaft des Sozialen?* », in préface à l'édition allemande de ***Monadologie et sociologie*** de Gabriel Tarde ***Monadologie und soziologie*** (translated by Juliane Sarnes and Michael Shillmeier), Suhrkamp, pp. 7-16, 2009.

Inutile de le dissimuler, ce texte est totalement bizarre. J'avoue volontiers que, la première fois qu'on voulut me le donner à lire, je crus à une farce. Qu'est-ce qu'un livre de sociologie qui parle de constellations célestes et de microorganismes ? Qui compare la Chine à un volume très étendu ? Qui s'attarde sur Leibniz aussi bien que sur Darwin ? Qui mélange la philosophie la plus spéculative avec des impressions sur l'imitation des classes supérieures par les classes inférieures ? Qui prétend refonder l'ontologie sur *l'avoir* et non sur *l'être* ?

Comme tous les lecteurs français de Durkheim j'avais pour Gabriel Tarde, en lisant les notes assassines du *Suicide*, la commisération que l'on a pour les vaincus de l'histoire des sciences. Dans ce tissu d'étrangetés, je n'ai vu au début qu'une preuve de plus que le réel est rationnel et que ceux que l'histoire a rejeté dans ses poubelles ne méritait pas, en effet, de survivre. Tout dans ce texte confirmait à mes yeux que l'on se trouvait là dans l'enfance de la science sociale, avant que, par une rupture épistémologique radicale, elle ne s'établisse enfin comme science positive et marche d'un pas assuré « dans la voie sûre d'une science ». Au mieux, dis-je à l'éditeur français qui voulait ressusciter cette curiosité, la publication de ce court article éclairerait la pensée du 19^e siècle. Quant à permettre au 20^e siècle de refonder la sociologie, il n'y fallait pas songer.

Je me trompais tout à fait. Tarde, dans cet article publié en 1893 et republié dans ses *Essais et mélanges sociologiques* en 1895, avait résumé, dans des pages fulgurantes, une alternative à ce qui allait devenir, pour un siècle, le paradigme dominant des sciences sociales. Cet embranchement oublié devenait, cent ans plus tard, d'une fraîcheur et d'une pertinence extraordinaires. S'il ne disait rien du 20^e siècle, témoin de sa totale défaite, rien n'empêche au 21^e siècle d'en mesurer toute la force.

En décembre 1903, Emile Durkheim affronte, au cours d'un débat devant l'École des Hautes Etudes Sociales, le professeur au Collège de France, Gabriel Tarde, de quinze ans son aîné, et qui a déjà, au propre comme au figuré, un pied dans la tombe — il mourra l'année suivante à l'âge de 61 ans et sa réputation, pourtant immense, ne résistera pas à la Grande Guerre. Ceux qui assistaient à ce débat ne s'y tromperont pas : c'est celui de la Science Sociale enfin établie contre la Prose. C'est le 20^e siècle contre le 19^e. Durkheim a gagné. Tarde est knock out. Même si les livres de Tarde sur l'imitation, sur l'opinion publique, sur la criminologie, continueront à inspirer la

psychologie sociale et serviront de sources aux études de ce qu'on appellera la « communication », en sociologie on ne se rappellera de son œuvre que comme une tentative avortée pour donner à la psychologie individuelle la place qui doit revenir de droit à « l'explication sociale ». L'accusation a beau être tout à fait injuste —Tarde ne croit nullement à la psychologie individuelle, ce qu'il appelle « l'intrapsychologie » mais seulement à l'*interpsychologie*, c'est-à-dire à la sociologie— et pourtant elle sera répétée sans changement de manuel en manuel.

C'est que le malentendu entre les deux sociologues est total : Durkheim l'accuse de psychologisme et d'individualisme alors que Tarde refuse justement d'occuper une place dans cette opposition entre l'individu et la société qui va occuper tout le siècle. Opposition qu'il juge totalement stérile et à laquelle il refuse d'apporter ne fut-ce que le début d'une solution. Pour lui, en effet, il n'y a ni société, ni individu. Le sociologue doit concentrer son attention sur un tout autre phénomène qui ne passe jamais par les étapes obligatoires du « social » ou du « psychologique », du « macro » ou du « micro », de la « structure » ou de « l'élément ». Ce phénomène qu'il appelle « imitation » se définit par des contaminations, des transports d'influence, des ondes, des répétitions, des différences, des expansions, sans qu'on ait jamais affaire à du social ou à de l'individuel. Ce sont les ingrédients même dont Durkheim se sert pour cuisiner les explications sociales que Tarde rejette. La société n'explique rien, elle n'a rien d'extérieur aux individus, lesquels d'ailleurs n'existent pas non plus... Et d'ailleurs, elle ne se limite pas aux seuls humains. On voit qu'ils ne pouvaient pas s'accorder. L'une des deux sociologies était de trop !

Mais si Tarde a perdu (provisoirement), il ne faudrait pas se tromper sur les enjeux : dans cette rencontre avec son jeune collègue, ce n'est pas au nom de la Prose qu'il se bat, mais bel et bien au nom de l'avenir de la sociologie comme discipline *savante*. Le plus surprenant dans ce texte, c'est que, malgré l'apparence échevelée des propositions, il s'agit avant tout de science. « *Hypotheses fingo* » s'exclame-t-il avec jubilation et il ajoute : « *Soyons outranciers au risque de passer pour extravagants. En cette matière spécialement, la crainte du ridicule serait le plus antiphilosophique des sentiments* ». C'est que Tarde, contrairement à Durkheim, ne croit pas que la science sociale doive abandonner la philosophie. Sans métaphysique, il n'y a pas de sociologie et c'est pourquoi Leibniz et ses monades peut permettre des hypothèses aussi fécondes que celles de Darwin (dont il est, comme tous ses contemporains, un lecteur assidu). C'est en effet à l'essence même du social qu'il veut qu'on s'intéresse. Ce qu'il va chercher dans Leibniz c'est une généralisation à toutes les échelles et à travers tous les organismes de la notion même de société : « *Mais cela suppose d'abord que toute chose est une société, que tout phénomène est un fait social. Or, il est remarquable que la science tende, par une suite logique d'ailleurs de ses tendances précédentes, à généraliser étrangement la notion de société. Elle nous parle de sociétés animales de sociétés cellulaires, pourquoi pas de sociétés atomiques. J'allais oublier les sociétés d'astres, les systèmes solaires et stellaires. Toutes les sciences semblent destinées à devenir des branches de la sociologie* ». Expression bien étrange dans la tradition française mais qui doit paraître moins surprenante, une fois traduite dans la langue allemande, celle de la *Natur Philosophie*. De tels propositions paraissent, de toutes façons, moins outrancières, à ceux qui, au début du 21^e siècle, doivent affronter les crises écologiques : la généralisation de la notion même de société, c'est devenu à nos yeux l'évidence même.

Tarde craint si peu la métaphysique, qu'il va jusqu'à redéfinir l'ontologie ! On traduit souvent ce terme par « la science de l'être ». Pas du tout, dit Tarde : il faudrait qu'elle devienne « la philosophie de *l'avoir* ». Pourquoi ? Parce que c'est le seul moyen de sortir des apories qui se multiplient dès que l'on veut définir d'une part des éléments et d'autre part des ensembles. Les monades de Leibniz pouvaient à la fois exister par elles-mêmes et, en même temps, conspirer avec l'univers tout entier. C'est qu'il existait un Dieu pour résoudre cette énorme contradiction. Mais, chez Tarde, il n'y a pas de Dieu, et pas de cause finale. Si les monades doivent entrer en relation, c'est qu'il faut supposer un tout autre choix que celui entre l'identité et la relation. Ce choix, c'est l'obsession pour une philosophie de l'être qui l'impose — et qui entraîne après lui toutes les contradictions prétendument insurmontables dont va devoir hériter la malheureuse sociologie. D'où la solution radicale de Tarde : abandonner l'être pour l'avoir, l'identité pour la *propriété*, l'autonomie pour la *possession* ! « *Qu'est-ce que la société ? On pourrait la définir à notre point de vue : la possession réciproque, sous des formes extrêmement variées, de tous par chacun* ». C'est cette surprenante solution qui a tellement fasciné Gilles Deleuze : Tarde n'a pas besoin de la négativité, il lui suffit de la différence ! La négativité, ce moteur de la dialectique, n'est que la conséquence d'une mauvaise ontologie : « *Entre être ou n'être pas, il n'y a pas de milieu, tandis qu'on peut avoir plus ou moins. L'être et le non-être, le moi et le non-moi : oppositions infécondes qui font oublier les corrélatifs véritables. L'opposé vrai du moi, ce n'est pas le non-moi, c'est le mien ; l'opposé vrai de l'être, c'est-à-dire de l'ayant, ce n'est pas le non-être, c'est l'eu* ». Changer d'ontologie, abandonnez la dialectique (cette « *vaine pâture des idéologues d'Outre-Rhin* » !) et vous pourrez enfin commencer à faire sérieusement de la sociologie...

On peut mesurer la difficulté de comprendre la sociologie de Tarde — dont ce texte est l'expression la plus philosophique — par contraste avec ce qu'est devenu le bon sens des sciences sociales :

pour comprendre le changement, partons du stable — Tarde pense l'exact contraire : le stable n'est que la consolidation provisoire et partielle du changement ;

pour donner du sens à l'élément, il faut commencer par la structure — Tarde, là encore, considère qu'il s'agit d'une erreur totale puisqu'il ne voit dans la structure que l'exagération passagère de l'une des virtualités de l'élément ;

pour saisir les phénomènes, il convient de monter en généralité en considérant les lois générales qui règnent sur eux — Tarde, en juriste, se moque de cette étrange idée de « lois » qui n'émanerait d'aucune autorité et ne voit en elles que l'agrégation simplifiée d'un pullulement d'êtres qui ne leur obéissent en rien ;

pour faire œuvre de science, il faut partir du plus grand pour expliquer le plus petit — Tarde, à l'inverse, conseille de toujours aller vers le plus petit qui est aussi le plus hétérogène, le plus explicatif, le plus combatif et de ne considérer le grand que comme une réduction caricaturale des multiplicités qui le compose ;

le vrai savant doit prendre l'identité pour règle et la différence pour l'exception — ce qui est, aux yeux de Tarde, une inversion complète du rapport fond forme : c'est la différence qui est la règle (« *Exister c'est différer* »), et l'identité n'est jamais que l'exception toujours partielle et provisoire.

La critique impitoyable de la notion de « structure », voilà probablement ce qui reste de plus original chez Tarde et ce dont on n'a pas commencé à tirer toutes les conséquences. Il y revient dans toute son œuvre : seul, je crois, de tous les sociologues, il

refuse de voir dans le « grand » autre chose qu'une simplification ou d'une exagération du « petit ».

Pour comprendre son argument, il faut abandonner toutes nos habitudes de pensée : ce que nous appelons la « structure », c'est seulement l'ignorance où nous sommes lorsque nous regardons les choses de loin et en bloc ! Mais si nous considérons les choses de près et en détail, de l'intérieur en quelque sorte, nous voyons bien de nos propres yeux, qu'il n'y a jamais de structure. C'est là tout le privilège des groupements humains : on ne peut pas nous tromper sur eux en prétendant qu'ils ont en plus une structure car nous voyons fort bien par nous mêmes que ce n'est pas vrai. *« Or, si intime, si profond, si harmonieux que soit un groupe social quelconque, jamais nous n'y voyons jaillir ex abrupto au milieu des associés surpris un moi collectif, réel et non simplement métaphorique, résultat merveilleux dont ils seraient les conditions. Sans doute il y a toujours un associé qui représente et personifie le groupe tout entier ou bien un petit nombre d'associés (les ministres dans un État) qui, chacun sous un aspect particulier, l'individualisent en eux non moins entièrement. Mais ce chef ou ces chefs sont toujours aussi des membres du groupe, nés de leur père et mère et non de leurs sujets ou de leurs administrés collectivement. »* Privilège des sociétés humaines, on ne peut pas nous raconter d'histoire ! Mais qu'on ne s'y trompe pas : si nous pouvions saisir de l'intérieur, de près et en détail les autres sociétés, atomiques, animales ou stellaires, la même chose se vérifierait. La seule différence, en effet, que Tarde reconnaisse entre les sciences naturelles et sociales, c'est que les premières nous obligent à regarder de loin et en masse une grande quantités de monades alors que les humains sont en fait peu nombreux et qu'on peut les regarder de près... Paradoxe étonnant : on peut être infiniment plus scientifique pour les associations humaines que pour les autres que l'on verra toujours de trop loin.

Et c'est un tel projet dont Durkheim ne cessera de se moquer en l'accusant d'être anti-scientifique ?! C'est la parabole de la poutre et de la paille. D'autant que Tarde, c'est là le plus étonnant même s'il n'en parle pas dans cet article, croit beaucoup plus que ses adversaires à la quantification. Le fond des monades est entièrement quantifiable, en effet, puisque ce sont des intensités de croyance et de désir par lesquelles elles se définissent en se *possédant* plus ou moins les unes les autres. Ces intensités on doit pouvoir les calculer si l'on possède les instruments de mesure, les trébuchets, les enregistreurs adéquats. Tarde qui dirige le bureau des statistiques du Ministère de la Justice et qui débat avec toute l'Europe des questions de criminologie, n'a donc rien d'un esprit préscientifique qui s'accrocherait à une version « littéraire » et dépassée de la science sociale. C'est au nom de la science qu'il croit devoir combattre. Il ne lui a manqué, pour faire œuvre de science, que de modes de quantification adaptées aux objets qu'ils affirmaient vouloir suivre : modes que la numérisation met aujourd'hui à notre disposition et qui vont permettre, j'en suis sûr, de prendre beaucoup plus au sérieux ses hypothèses audacieuses.

Non, décidément, il n'y a rien de nécessairement juste dans la manière expéditive dont l'histoire élimine ses penseurs : le réel n'est pas rationnel, Tarde peut nous faire à nouveau penser.
